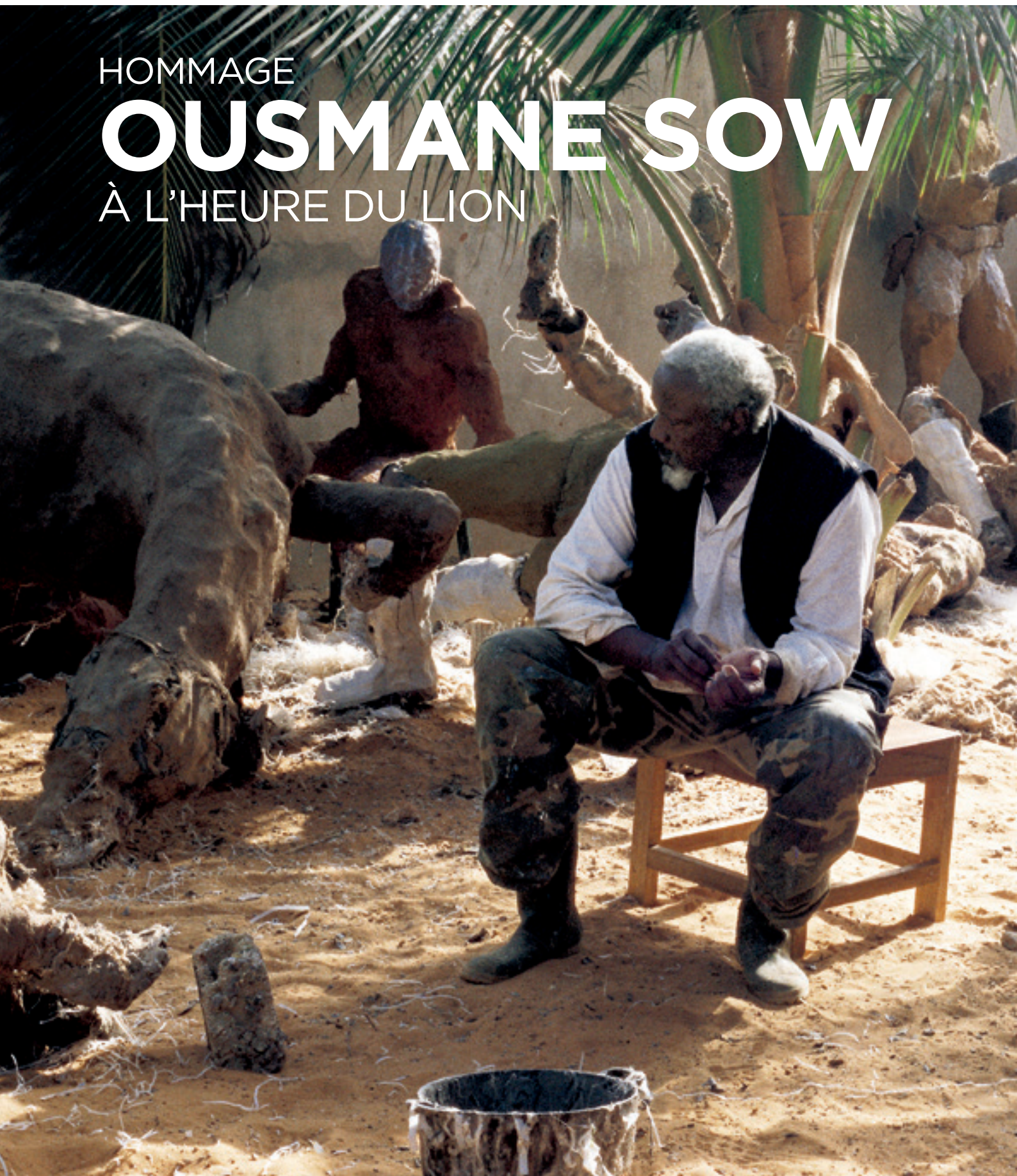


HOMMAGE

# OUSMANE SOW

À L'HEURE DU LION





Si les sculptures meurent aussi, les sculpteurs meurent avant elles. Disparu à l'heure où les lions vont boire en décembre 2016, 16 ans après sa rétrospective du Pont des Arts, Ousmane Sow laisse derrière lui une armée de guerriers noirs, engagés dans la bataille pour le triomphe de l'art africain contemporain.

■ PAR EMMANUEL DAYDÉ

« Comment dirais-je ? » était la locution préférée d'Ousmane. Disparu le 1<sup>er</sup> décembre 2016 à Dakar, à l'âge de 81 ans, le sculpteur de la place des grands hommes ne dira plus rien. Mais tout son œuvre tient dans cette série d'interrogations : Comment dire ce que l'on sent, ce que l'on veut, ce que l'on est ? Comment dire la sculpture ? Comment dire l'Afrique, le Sénégal, la négritude ? Comment, comment ? Premier Africain élu – à l'âge de 78 ans ! – à l'Académie des Beaux-Arts, trente ans après Léopold Sédar Senghor à l'Académie française, Ousmane Sow ne revendiquait nullement la négritude telle que la concevait son illustre compatriote, c'est-à-dire comme « l'ensemble des valeurs culturelles de l'Afrique noire ». Non. Sous ses allures de géant débonnaire prônant une réconciliation postcoloniale, cet africaniste convaincu recelait Miles Davis sous Louis Armstrong. Cachant l'angoisse d'un roi sans couronne, il rejetait, tel Aimé Césaire, « l'image du Noir paisible, incapable de construire une civilisation ». Malgré un œuvre tardif, bref et rare – constitué d'environ 80 grandes sculptures, d'une dizaine de petites et d'une cinquantaine de bronzes – Ousmane Sow, par sa force tranquille, a réussi à redonner force à l'idée d'une civilisation africaine en marche. Avec sa petite armée de guerriers solitaires surgissant à l'aube de l'an 2000, il ouvre en grand la porte de l'art contemporain à l'Afrique, révélant, derrière les arts ancestraux, la puissance inexorable de la création du continent noir.

Inactuelle – au sens où l'entendait Nietzsche –, la statuaire de Sow vient de loin, de très loin, traçant son chemin dans la brousse tel un fleuve charriant les boues des espaces traversés. Ses géants immobiles et contemplatifs, dressés face au ciel telles des stèles vivantes, empruntent aussi bien aux 30 000 mégalithes taillés dans des conglomérats de latérite, qui marquent la sépulture des ancêtres durant tout le premier millénaire dans la région de Kaolack, au centre du Sénégal, qu'aux bas-reliefs réalistes appelés « bronzes » du Bénin ou aux sta-

tues expressives de leurs rois mi-hommes, mi-animaux. Lorsqu'il vivait en France, l'artiste n'a jamais caché son admiration pour *L'Homme qui marche* de Rodin et de Giacometti ou pour les batailles extatiques de Piero della Francesca. Plus tard, lors de son retour au Sénégal, ce sont même les photos luisantes de sueur des Noubas de Kau du Sud Soudan – prises par une Leni Riefenstahl en cure de dénazification – qui engendreront sa première série sculpturale connue. Partant d'une armature en fer à béton, recouverte de paille plastique et de toile de jute, le sculpteur invente ses matériaux et donne intensité à ses figures en les badigeonnant avec un

amalgame secret, constitué de déchets de colle altérée qui macèrent avec une vingtaine d'autres produits. L'aspect à la fois réaliste et expressionniste de ses statues musculeuses paraît renvoyer à la grande tradition occidentale et s'éloigner de la statuaire traditionnelle africaine – celle que revendique paradoxalement au même moment Baselitz avec ses fétiches bariolés et taillés à la hache. Mais d'essence viscéralement africaine – que signale une peau écaillée et en lambeaux, comme si elle avait été recouverte d'une pâte sacrificielle –, les lutteurs, danseurs et autres stupeurs de Sow possèdent bien tous les éléments caractéristiques du grand art statuaire noir : la distorsion des proportions, la simplification des volumes, l'attention au détail, la puissance expressive, la maîtrise des matériaux et l'équilibre obtenu entre l'observation et l'imagination.

Devenu sculpteur à l'âge de 50 ans, après avoir exercé divers métiers dont celui, inoubliable, de kinésithérapeute, Ousmane Sow n'a jamais cessé de sculpter en massant la douleur, détruisant le lendemain ce qu'il avait conçu la veille, telle une Pénélope n'attendant aucun Ulysse. Lors de ses années de dèche à Paris, un clochard lui avait posé cette question : « L'infini, ça ne te fatigue pas, toi ? » Ousmane Sow n'était jamais fatigué par l'infini. Lorsque la puissante, dure et compacte série des Noubas est apparue en 1984, elle n'a dû sa survie qu'à une exposition, brusquement décidée au Centre culturel français de Dakar, suivie d'une présentation, d'allure Pop, dans les stations d'essence de la médina. Après avoir cassé le mur afin de pouvoir les sortir de la petite cour de sa villa de Grand Médine – le nouveau quartier construit près de la mer de la capitale sénégalaise –, tout emmaillottés de draps blancs pour ne pas exciter la colère des marabouts, ces lutteurs noirs aux muscles et au sexe forts ont suscité un choc émotionnel et esthétique immédiat. Mis en couverture du premier numéro de *Revue Noire* en 1991, montrés par Jan Hoet à la Documenta de Cassel en 1992 et par Jean Clair pour le centenaire de la Biennale de Venise en 1995, ces condensés de violence calme – qu'on n'a pas toujours vu comme une pensée triste qui se sculpte – ont longtemps constitué la seule forme de présence africaine autori-



*Couple de lutteurs corps à corps*, 2005, bronze, 85 x 50 x 60 cm.  
Courtesy Bogéna Galerie, Saint-Paul-de-Vence.

sée dans l'art contemporain. Le succès fou-droyant de la rétrospective sur le Pont des Arts à Paris en 1999 – où trois millions de personnes se sont pressées pendant trois mois, entre émerveillement et incrédulité – a inversé ce mode opératoire. « À partir de cette rétrospective, avoue Barthélémy Toguo, on a pu faire confiance aux artistes africains qui n'avaient pas forcément la même esthétique ni les mêmes préoccupations que lui. » Désormais consacré comme le plus puissant représentant de la scène africaine, et ouvrant la voie au village africain global de Tayou comme aux aquarelles desséchées de Toguo ou à l'histoire occidentale revisitée par le monde noir de Shonibare – sans parler des rébellions de fierté à venir –, le sculpteur peut se lancer à corps perdu dans l'aventure du bronze. Dans l'espoir d'en prolonger la puissance et la gloire, il fait fondre – en bronze et en couleurs – quelques-unes des grandes pièces des séries africaines ou de Little Big Horn. Quoique fatigué, il a encore la force de réaliser de délicates petites sculptures Noubu, dont la fragilité vient contredire la virilité des pièces originales. Fou de western dans sa jeunesse, Ousmane rêvait d'animer de petites sculptures articulées – ainsi qu'il l'avait fait autrefois en filmant la nuit, dans son cabinet de consultation, d'expressives petites figurines en terre. Les premières images manquantes de ce film imaginaire sont malheureusement restées à l'état de pantins désarticulés dans un coin de son atelier. Son ultime série, *Merçi*, constituée d'hommages plus ou moins disparates, cherche à rendre vivants les héros morts, depuis Victor Hugo et Nelson Mandela jusqu'à Toussaint Louverture et son propre père Moctar Sow.

Capitaine paresseux, Ousmane Sow était en guerre contre le monde et contre lui-même. Son premier souvenir d'enfance, comme il me l'avait confié, c'était le bombardement de Dakar pendant la Seconde Guerre mondiale, le bruit des explosions, tous ces morts que l'on retrouve allongés dans les rues, le sang, la peur, le silence après les cris. Je me souviens d'Ousmane épuisé, habillé en treillis, dans la cour de la grande maison qu'il s'était fait construire à Dakar – son « Sphinx », disait-il –, errant au milieu de ses ébauches de guerriers Lakota et Cheyenne en cours d'élaboration pour évoquer la bataille de Little Big Horn, conçue à la manière d'un panoramique –, façon *Guernica* en 3D. Perdu tel



*La Danseuse aux cheveux courts*. 2001, bronze, 190 x 145 x 100 cm.  
Courtesy Bogéna Galerie, Saint-Paul-de-Vence.

un général au milieu d'une armée morte, il entassait des carcasses de chevaux morts, qu'enjambait gravement le chef cheyenne Ishi'eyo Nossi (nommé Two Moons par les Blancs), multipliait les scènes de lutte, de tir et de scalp, et s'apprêtait à entonner la prière de Sitting Bull en levant les mains au ciel. Prenant son temps, Ousmane Sow défiait le temps. Le grand romancier malien Amadou Hampaté Ba prétendait qu'en Afrique, chaque fois qu'un vieillard mourait, c'était toute une bibliothèque qui brûlait. La disparition d'Ousmane Sow ressemble à un feu de brousse qui propage son incendie dans toute l'Afrique. ■

---

Ousmane Sow. *Trois Bronzes*. Bogéna Galerie, Art Paris Art Fair, Paris. Du 30 mars au 2 avril 2017

Béatrice Soulé / Mino Cinelu. *Hommage à Ousmane Sow*, installation multimédia. Centre socioculturel Joseph Babacar Ndiaye, dans le cadre de *Gorée – Regards sur cours*, Sénégal.  
Du 29 avril au 1<sup>er</sup> mai 2017

Béatrice Soulé. *Ousmane Sow et Ousmane Sow, le soleil en face*. Projections en plein air au Théâtre de verdure, Institut culturel français de Dakar. Le 29 avril

---